



HAL
open science

**Une mère exilée aux prises avec sa langue natale : la
langue albanaise dans Dashuri e huaj [Amour étranger]
d'Elvira Dones**

Lola Sinoimeri

► **To cite this version:**

Lola Sinoimeri. Une mère exilée aux prises avec sa langue natale : la langue albanaise dans Dashuri e huaj [Amour étranger] d'Elvira Dones. Nadia Setti. Hypothèses d'une langue-mère : théories, études rêveries, L'Harmattan, 2022, Créations au féminin, 978-2-343-25634-4. hal-03714739

HAL Id: hal-03714739

<https://hal.science/hal-03714739>

Submitted on 5 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une mère exilée aux prises avec sa langue natale : la langue albanaise
dans *Dashuri e huaj* [Amour étranger] d'Elvira Dones

(Lola Sinoimeri, Paris 8 et Sorbonne Université)

Elvira Dones fait partie de la génération des écrivaines italophones de la migration albanaise pour qui la question du choix de la langue d'écriture constitue un enjeu fondamental : écrire dans sa langue natale ou adopter la langue du pays d'immigration ? Ce choix peut revêtir un sens politique : écrire dans la langue du pays d'immigration, c'est en effet faire le choix d'écrire dans une langue dominante, au sens d'une langue d'un centre politique et littéraire, et ce au détriment de la langue natale qui est minorée¹. Mais ce choix de la langue peut également nous dire quelque chose du rapport intime de l'écrivain-e à sa langue natale et à son pays d'origine, notamment lorsque l'on étudie ses œuvres d'inspirations autobiographiques. Ce sont ces deux dimensions que nous étudierons conjointement chez Elvira Dones en analysant l'évolution de ses choix linguistiques en littérature ainsi que, plus spécifiquement, son usage de la langue albanaise dans son roman autobiographique *Dashuri e huaj*² [Amour étranger] (1997). Nous faisons l'hypothèse que le choix de l'albanais pour cette autrice n'est pas un choix par défaut : il assure au contraire une forme de préservation de la langue natale et constitue une réappropriation linguistique et littéraire après l'exil, voire une stratégie d'émancipation politique.

Nous observerons d'abord la trajectoire linguistique bilingue d'Elvira Dones afin de prendre conscience de l'importance de l'albanais dans le parcours d'une écrivaine qui est majoritairement présentée comme italophone par les chercheur-euses qui étudient ses œuvres. Cette tendance nous en dit en réalité davantage sur la réception de ses œuvres que sur la réalité de ses pratiques littéraires et linguistiques. En effet, Dones écrit seulement ses deux derniers romans en italien, la majeure partie de ses œuvres sont écrites en langue albanaise. Or ce choix de l'albanais comme langue littéraire et autobiographique est très peu commenté et analysé. C'est pourquoi, dans un second temps, nous analyserons plus particulièrement le choix et

¹ Nous reprenons les concepts de « centre » et de « périphérie » dans le champ littéraire mondial à Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 2008. Tout au long de cet article, nous utiliserons l'adjectif « natal » plutôt que « maternelle » car la langue albanaise pour Dones comme pour le personnage de Klea est la langue du pays natal et pas spécifiquement celui de la mère. Il s'agit ainsi de dégenrer l'expression « langue maternelle » qui renvoie à un imaginaire de la « terre-mère ».

² Elvira DONES, *Dashuri e huaj*, Tiranë, Botime Pegi, 2015. Traduction en italien : *Senza bagagli*, Alma Molla (trad.), Nardò, Salento Books, 2012.

l'emploi de l'albanais dans son roman autobiographique *Dashuri e huaj* [Amour étranger]. Son parcours migratoire y est donné à voir à travers l'évolution de son rapport à sa langue natale dans une écriture qui cherche à dire la douleur de la perte. Le statut du personnage exilé, passant de mère divorcée en Albanie à mère privée de son enfant en Suisse italienne, nous invite à également travailler le rapport à la langue comme un rapport de filiation. La langue natale semble alors devenir le lieu de la recherche d'une communauté linguistique perdue et toujours à reconquérir.

La trajectoire linguistique bilingue d'Elvira Dones

Elvira Dones est née en Albanie en 1960, a émigré en Suisse italienne en 1988 avant la chute du régime dictatorial (1992) et s'est fait connaître à partir de 1997 par la publication de nombreux romans, en albanais et en italien. Elle quitte la Suisse italienne pour les États-Unis en 2004, mais continue de travailler dans ces deux langues. Son parcours est souvent étudié en parallèle avec ceux de deux autres écrivaines albanaises italophones : Ornela Vorpsi et Anilda Ibrahimi. Elles aussi ont émigré dans les années 1990, après la chute du régime, et ont adopté la langue italienne comme langue littéraire dès leur premier ouvrage publié³. Elvira Dones se distingue donc de ces deux autrices : elle immigré en Suisse italienne, et non en Italie – bien qu'elle connaisse une réception très importante en Italie – et écrit ses premiers ouvrages en albanais.

De manière plus large, ces trois autrices ainsi que d'autres auteurs de la migration albanaise en Italie sont souvent considéré-es comme des représentant-es de la littérature dite de migration italienne, dont on peut dater l'essor à partir du début des années 1990⁴. Néanmoins, cette catégorie est souvent considérée comme problématique et réductrice par les écrivain-es elleux-même. Chiara Mengozzi signale qu'elle renvoie finalement plus à un enjeu, celui de la narration de soi en tant que migrant-e, plutôt qu'à des thématiques communes, à des questions de genre ou de styles littéraires : selon elle, la narration de soi, « avant d'être un thème et un dispositif textuel, est à la fois une injonction adressée aux "écrivains migrants" (si ce n'est aux immigrés tout court) et une urgence, un besoin ambivalent pour eux de rendre compte d'eux-mêmes dans

³ Anna FEDERICI, « Ce que la littérature féminine de la migration albanaise fait à la littérature italienne », *Agone*, n° 63-64, n° 1, 2019, p. 133-145.

⁴ Armando GNISCI, *La letteratura italiana della migrazione* [La littérature italienne de la migration], Rome, Lilit, 1998.

la société dite d'accueil⁵ ». De plus, ces littératures ont en commun de remettre en cause le « purisme linguistique⁶ » qui caractérise la littérature italienne du XVI^e au début du XX^e siècle. Elles bouleversent, selon Emma Bond et Daniele Comberiati, le canon littéraire national en proposant une littérature qui brouille les frontières linguistiques⁷. Selon les mots d'Anna Federici, « l'italien des écrivains de la migration est une langue apatride qui déborde les frontières⁸ ».

La question de la narration de soi et de la langue constituent bien des enjeux fondamentaux pour l'étude d'Elvira Dones. Cependant, il nous semble que le bilinguisme de cette autrice n'a pas été l'objet de beaucoup de travaux alors même qu'il constitue une forme de perturbation du canon littéraire italien ou du « purisme linguistique » italien. Au contraire, Elvira Dones a beaucoup été étudiée comme écrivaine « italoophone » ce qui contribue à occulter son albanophonie. Ses œuvres albanophones non traduites en italien⁹ ne sont jamais analysées et dans certains travaux de recherche, elle est simplement classée dans la catégorie des autrices italophones d'origine albanaise, avec Anilda Ibrahim et Ornela Vorpsi, sans que le choix de l'albanais comme langue littéraire, et plus spécifiquement autobiographique, ne soit commenté. Ainsi, dans son article « Ce que la littérature féminine de la migration albanaise fait à la littérature italienne », Anna Federici évoque certes l'albanophonie d'Elvira Dones mais considère la langue italienne pour les autrices qu'elle étudie comme une langue de « renaissance » autobiographique, « préfér[e] à la langue maternelle¹⁰ ». Ce n'est pas du tout le cas chez Elvira Dones dont le choix de l'albanais pour l'autobiographie nous semble important à comprendre et à commenter.

Ce bilinguisme s'observe à plusieurs niveaux : d'abord à l'échelle de tout son parcours littéraire et artistique, mais également à travers l'analyse littéraire que l'on peut faire de ses romans.

De fait, on peut observer deux phases linguistiques dans le parcours littéraire d'Elvira Dones. Entre 1997 et 2004, l'autrice publie cinq romans et deux recueils de nouvelles, tous écrits en langue albanaise. Parmi ces sept ouvrages, cinq sont traduits en italien et on remarque que

⁵ Chiara MENGOZZI, *Narrazioni contese : vent'anni di scritture italiane della migrazione* [Des récits contestés : vingt ans d'écritures italiennes de la migration], Rome, Carocci, 2013, p. 8.

⁶ Anna FEDERICI, *art. cit.*, p. 133.

⁷ Emma BOND et Daniele COMBERIATI, « Narrare il colonialismo et il postcolonialismo italiani. La "questione" albanese » [Narrer le colonialisme et le postcolonialisme italiens. La "question albanaise"] dans Emma BOND et Daniele COMBERIATI (éd.), *Il confine liquido: rapporti letterari e interculturali fra Italia e Albania* [La Frontière liquide : les relations littéraires et interculturelles entre l'Italie et l'Albanie], Nardò, Besa, 2013, p. 19.

⁸ Anna FEDERICI, *art. cit.*, p. 134.

⁹ Elvira DONES, *Kardigan* [Cardigan], Tiranë, Çabej, 1998 ; *Lule të gabuara* [Les mauvaises fleurs], Tiranë, Onufri, 1999 ; *I love Tom Hanks*, Tiranë, Botimet Dudaj, 2010.

¹⁰ Anna FEDERICI, *art. cit.*, p. 137.

progressivement, l’auteurice s’investit de plus en plus dans une pratique d’autotraduction : elle les révisé d’abord, comme c’est le cas du roman *Yjet nuk vishen kështu* [Les étoiles ne s’habillent pas ainsi] en 2001 traduit en italien sous le titre *Sole bruciato* [Soleil brûlé]¹¹, et va jusqu’à traduire elle-même son roman *Ditë e bardhë e fyer* [Jour blanc offensé] en 2004 sous le titre de *Bianco giorno offeso*¹². Puis, en 2007 et 2011 s’ouvre une deuxième phase d’écriture : elle publie deux romans, *Vergine giurata*¹³ [Vierges jurées] et *Piccola guerra perfetta* [Une petite guerre parfaite] directement en langue italienne, supervisant la traduction de ce dernier qui paraît en albanais sous le titre de *Luftë e vogël e përkorë*¹⁴.

C’est donc bien un parcours littéraire progressif et bilingue que présente Elvira Dones. Dans un entretien donné en albanais en 2009, elle souligne son bilinguisme et le naturel avec lequel elle est passée de l’écriture en italien à l’écriture en albanais :

C’est la langue [l’italien] que je parle depuis des années. Depuis que j’ai quitté l’Albanie. J’ai travaillé jusqu’à maintenant dans cette langue, j’ai réalisé des reportages et des documentaires en tant que journaliste dans cette langue. [...]

Il est normal qu’en vivant et travaillant dans un pays, on finisse par vivre et travailler dans la langue de ce pays. Cependant, je n’ai jamais eu l’impression de trahir l’albanais, car je continuais d’écrire en albanais, et de la même façon, je n’ai pas eu l’impression de trahir l’italien, car j’écrivais dans cette langue les scénarios de mes documentaires. Je n’avais pas l’impression de défier Tabucchi, Anna Maria Ortese ou Baricco pour ne citer qu’eux. Quand le moment d’écrire en italien est arrivé, j’étais déjà passée par deux traductions de mes propres romans. Donc mon italien littéraire avait pu s’améliorer entre temps. Du coup, l’écriture en italien est arrivée de manière assez naturelle¹⁵.

L’activité artistique d’Elvira Dones ne se limite pas à la littérature, puisqu’elle est aussi connue pour son activité de scénariste et de documentariste¹⁶ : de fait, elle navigue entre deux langues

¹¹ Elvira DONES, *Yjet nuk vishen kështu*, Tiranë, Dudaj, 2009. Traduction en italien : *Sole bruciato*, Elio Miracco (trad.), Milano, Feltrinelli, 2001 Il est intéressant de remarquer que la traduction française de ce roman (*Soleil brûlé*, Catherine Pierre-Bon (trad.), Paris, A. Carrière, 2005) se fait à partir de la traduction en italien et non de la version originale albanaise. Cela souligne, nous semble-t-il, l’occultation de l’albanophonie de l’auteurice y compris dans le domaine de la traduction et dans la réception de l’œuvre.

¹² Elvira DONES, *Ditë e bardhë e fyer*, Tiranë, Botime Pegi, 2017. Traduction en italien : *Bianco giorno offeso*, Elvira Dones (trad.), Novara, Interlinea, 2004.

¹³ Elvira DONES, *Vergine giurata*, Milano, Feltrinelli, 2016. Traduction en albanais : *Hana*, Roland Sejko (trad.), Tiranë, Botimet Dudaj, 2012.

¹⁴ Elvira DONES, *Piccola guerra perfetta*, Einaudi, 2011. Traduction en albanais : *Luftë e vogël e përkorë*, Adrian Beshaj (trad.), Tiranë, Botimet Dudaj, 2012. Traduction en français : *Une petite guerre parfaite*, Leila Pailhès (trad.), Paris, Métailié, 2013. Nous tirons toutes ces informations du site officiel de l’auteurice, www.elviradones.com, consulté le 10 décembre 2020.

¹⁵ Marjola RUKAJ, « Elvira Dones: “Shtëpia ime është gjithë bota” », sur *Shqiptari i Italise*, 20 janvier 2009 (en ligne : <https://shqiptariitalise.com/elvira-dones-qshtepia-ime-eshte-gjithe-bota/> ; consulté le 10 décembre 2020). (Sauf mention contraire, nous traduisons.) ; Remarques sur la traduction : les passages écrits entièrement en albanais sont directement traduits en français dans cet article ; tandis que les passages qui font apparaître plusieurs langues simultanément sont traduits en note. Sauf mention contraire, nous traduisons.

¹⁶ Elvira Dones est en effet connue en tant que scénariste du film *Vergine giurata* [Vierge sous serment] réalisé par Laura Bisपुरi en 2015. Elle est également réalisatrice de films documentaires portant entre autres sur les thématiques des trafics d’êtres humains liés à l’immigration (*Cercando Brunilda* [À la recherche de Brunilda] réalisé en 2003), de la vendetta (*Inchiodato* [Cloué], réalisé en 2004 avec Fulvio Mariani) et des vierges jurées en Albanie du Nord (*Sworn Virgins* réalisé en 2006).

de création, que ce soit dans le domaine de la littérature en particulier ou dans sa vie artistique de manière générale. La pertinence de la division de sa trajectoire linguistique en deux phases peut être remise en question quand on s'aperçoit que ses pratiques artistiques, à l'écran comme à l'écrit, sont éminemment bilingues, et ce dès ses débuts en Suisse.

Même lorsque l'on se penche dans le détail de ses œuvres, on peut parler d'une écriture bilingue, voire multilingue. Les œuvres italophones d'Elvira Dones ont déjà été étudiées dans cette perspective¹⁷. Dans leurs thèses de doctorat notamment, Anna Proto Pisani et Anna Federici pointent la particularité des ouvrages italophones d'Elvira Dones par rapport à ceux écrits par d'autres autrices migrantes. L'autrice y fait usage de xénismes : elle fait apparaître des mots ou phrases en albanais, sans les traduire directement, en laissant la-e lecteur-ice s'y accoutumer progressivement. Elle crée ainsi un espace linguistique hybride, perturbant pour un-e lecteur-ice italophone et non-albanophone mais tout à fait familier pour les Albanais-es de l'immigration italienne et suisse italienne.

En ce qui concerne les ouvrages écrits en langue albanaise, les analyses sont beaucoup plus rares. D'abord, l'autrice admet elle-même la présence involontaire de la langue italienne dans ses premiers romans albanophones :

Aujourd'hui, quand je relis mes premiers livres, j'aimerais les réécrire car j'y trouve beaucoup d'italianismes. Cela se comprend car à cette époque-là, j'étais complètement plongée dans la langue italienne, puisque je vivais en Suisse italienne, je travaillais en italien à la télévision, et l'albanais s'est retrouvé confiné dans une zone isolée de mon cerveau¹⁸.

Ainsi, selon ce témoignage, la pratique bilingue sous-tend involontairement l'écriture albanophone et ce malgré la volonté affichée par l'autrice de préserver la langue natale de l'influence de la langue italienne. Mais on note également dans ses ouvrages albanophones la présence de langues étrangères et notamment de la langue italienne sous forme de xénismes volontaires, ce que nous allons observer à présent à partir de son roman *Dashuri e huaj*.

La langue natale albanaise constitue donc bien une langue de création à part entière dans l'œuvre d'Elvira Dones : elle est même littérairement plus présente que l'italien. Il nous semble donc essentiel de procéder à des analyses littéraires dans le détail de ses œuvres albanophone afin de saisir les enjeux du choix de l'albanais.

¹⁷ Voir notamment : Anna PROTO PISANI, *Dans une autre langue : Écrire l'altérité : femmes, migrations et littérature en Italie (1994-2010)*, thèse de doctorat en Études romanes sous la direction de Claudio Milanesi, Université d'Aix-Marseille, 2013 ; Anna FEDERICI, *Écrivaines italiennes de la migration balkanique*, thèse de doctorat en Études italiennes sous la direction de Margherita Orsino et Flavia Cristaldi, Université Toulouse 2 - Le Mirail, 2016 ; Daniele COMBERIATI, *Scrivere nella lingua dell'altro : la letteratura degli immigrati in Italia (1989 - 2007)* [Écrire dans la langue de l'autre : la littérature des immigré-e-s en Italie (1989-2007)], Bruxelles, Peter Lang AG, 2010.

¹⁸ Marjola RUKAJ, *op. cit.*

***Dashuri e huaj* : une mère aux prises avec sa langue natale**

Concernant ce premier roman publié en albanais en 1997, l'autrice explique dans un entretien donné en anglais en 2019 qu'il s'agit d'un roman « profondément autobiographique » sur son exil¹⁹. En cela, Elvira Dones se rapproche à nouveau des écrivaines italophones de la migration albanaise et plus largement balkanique : comme le remarque Anna Federici dans sa thèse de doctorat, ces autrices commencent généralement par écrire une œuvre autobiographique avant de se consacrer à l'écriture de fiction²⁰.

Dans *Dashuri e huaj*, la trajectoire migratoire du personnage principal, Klea Borova, est exactement la même que celle de l'autrice : mère divorcée travaillant à la télévision albanaise à Tirana, Klea bénéficie de la chance de voyager dans un cadre professionnel au Danemark, alors que le régime dictatorial rend quasiment impossible toute sortie d'Albanie. C'est durant ce séjour qu'elle rencontre Yves, travaillant pour la télévision suisse italienne. Une relation amoureuse se noue entre eux. Le retour en Albanie constitue la partie centrale et la plus importante de l'ouvrage : y est décrite la vie quotidienne de Klea, entre un climat patriarcal pesant pour une mère divorcée et d'importants réseaux de solidarité familiaux et amicaux. Plus d'un an après, Klea se voit proposer un deuxième voyage à Milan : elle y retrouve Yves et décide très soudainement de s'enfuir avec lui, en Suisse italienne, et de ne plus revenir en Albanie. Elle y fait sa demande d'asile. S'ensuit une longue période douloureuse durant laquelle elle sera séparée de son fils et de sa famille, jusqu'à la chute du régime communiste en 1991. Bien que souligné par le titre, il semblerait que l'intrigue amoureuse soit moins importante que le rapport à l'étranger, à ce qui, sous le régime dictatorial, est « dehors », à l'extérieur du pays. Encore aujourd'hui, l'expression utilisée en Albanie pour parler des pays étrangers est *jasht shtetit* ou simplement *jasht*, qui signifie « en dehors de l'État », ou « dehors », comme si l'Albanie constituait un « dedans » et les pays étrangers, généralement occidentaux, un « dehors ». *Dashuri e huaj* regorge de dialogues qui disent la crispation de ce rapport entre le « dehors » et le « dedans » en période de dictature. C'est le cas dès le début du roman, avant le départ de Klea pour le Danemark, lorsqu'elle rappelle à son fils de ne jamais dire du bien de ce « dehors » :

- Qu'est-ce que tu me promets ? Répète-le encore une fois.
- Oh la la ! On a compris, il ne faut pas dire que dehors, c'est beau. Tu es contente maintenant²¹?

¹⁹ Rosie GOLDSMITH, « *The Riveting Interviews : Elvira Dones talks to Rosie Goldsmith* », Youtube, 2019. (en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=JRIC9brKRm4&t=999s> ; consulté le 10 décembre 2020)

²⁰ Anna FEDERICI, *op. cit.*, p. 115.

²¹ Elvira DONES, *Dashuri e huaj*, Tiranë, Botime Pegi, 2015, p. 21.

Il nous semble donc que le roman autobiographique d'Elvira Dones présente un parcours migratoire que l'on peut qualifier comme une trajectoire du « dedans-prison » au « dehors-exil » – « dedans-prison », car selon les dires de l'auteur elle-même en 2019, l'Albanie constitue alors une « grande prison²² ». Or, ce parcours est à la fois une trajectoire de genre et une trajectoire linguistique. D'abord, il est indissociable d'un bouleversement du statut social de mère de la protagoniste : si en Albanie, Klea est stigmatisée par tous-tes en raison de son divorce, la séparation avec son fils pendant une longue période après sa fuite en Suisse contribue à un sentiment aigu de culpabilité et de trahison, d'autant plus qu'elle est engagée dans une nouvelle relation conjugale avec un homme non albanais. De plus, la migration touche également au rapport à la langue natale et aux langues étrangères : en Albanie, Klea (comme l'auteur) a étudié les langues étrangères car c'est alors un des seuls moyens d'accéder au « dehors » dans un pays alors complètement fermé à l'étranger. Puis, avec l'exil, le sentiment de perte de la communauté et plus spécifiquement du lien avec son fils s'accompagne de la perte de la langue natale, alors que Klea baigne dans l'italien.

Confrontée aux langues étrangères, en tant que « langue du dedans », la langue natale a un statut double : elle est à la fois cette langue verrouillée par le Parti et le climat social patriarcal, et une langue des émotions qui permet de faire communauté malgré tout. L'exil de la protagoniste est alors indissociable d'un sentiment douloureux de perte communautaire et linguistique. L'écriture du roman autobiographique en albanais constitue alors une manière de remédier littérairement à cette perte : l'albanais devient une langue de récréation et renaissance, voire de réappropriation et de reconquête communautaire.

Langues étrangères et langue natale, « langues du dehors » et « langue du dedans »

La structure du roman est déjà significative de cette répartition spatiale symbolique entre les « langues du dehors » que sont les langues étrangères et « la langue du dedans », l'albanais : le roman s'ouvre en effet à peu de choses près sur un premier séjour à l'étranger et se referme sur la période d'exil en Suisse ; au centre, une longue partie sur la vie quotidienne en Albanie communiste nous fait accéder littérairement au climat social d'alors et à cette « langue du dedans ».

Or, dans cette longue partie centrale, le rôle de la parole et de la langue est essentiel : au verrouillage collectif de la parole par le Parti se superpose la mauvaise langue qui va bon train,

²² Rosie GOLDSMITH, *op. cit.*

la médisance (*thashetheme*) qui touche en particulier Klea, au statut dérangeant et subversif de mère divorcée célibataire. La mauvaise langue est alors cette langue oppressive qui bourdonne autour de Klea et qui se répand à une vitesse impressionnante dans toutes les strates de la société :

Elle était entrée dans la maison d'un célibataire, elle, une jeune femme séparée de son mari, condamnée à voix basse par tous. On l'avait vu entrer dans la maison du violoniste une après-midi, à seize heures trente, dans les rayons du soleil de novembre. Dans la soirée, l'information était parvenue à toute la file des femmes qui attendaient devant l'épicerie pour recevoir leur ration d'huile d'olive. Le lendemain, on demanda à la mère du garçon si les parents avaient l'intention de fiancer leur fils unique avec une femme séparée de son mari²³.

Mais la langue albanaise résonne aussi dans les cercles amicaux et familiaux de confiance de Klea, et l'autrice cherche à y faire entendre, vivantes, les expressions typiquement albanaïses – ce qui rend la tâche de la traduction d'autant plus ardue – pour nous faire ressentir par la langue l'intimité de ces conversations du quotidien cachées. Klea passe ainsi une nuit à discuter et rire avec une amie qui lui demande des conseils en matière de sexe et qui pour la première fois engage une conversation avec elle sur son divorce :

Cette nuit-là, elles rirent au point d'avoir mal à la mâchoire et au ventre, elles burent quatre à cinq cafés qui leur ouvrirent les yeux grands comme leurs soucoupes, aucune d'elles ne voulait entendre parler de dormir, Moza lui posa pour la première fois des questions sur son divorce, Klea lui dit de se rassurer car rien de plus n'arriverait la première fois où elle ferait l'amour que tout ce qu'elle savait en théorie²⁴.

Puisque la maîtrise des langues étrangères est ce qui permet à Klea de s'évader d'Albanie, on peut se demander si leur apparition dans l'ouvrage est synonyme d'émancipation dans ce parcours du « dedans » au « dehors ». De fait, le voyage est décrit dès le départ comme un immense privilège. En témoignent les nombreuses réactions, toutes semblables, de l'entourage de la protagoniste en Albanie : « Regarde aussi pour moi Klea, n'oublie rien parce qu'ensuite, tu vas tout nous raconter en détails²⁵. » *A priori* donc, la langue étrangère, en particulier l'italien et l'anglais, constitue une porte de sortie vers l'extérieur, une occasion d'échapper temporairement au contrôle social et à la dictature. De plus, la maîtrise de l'anglais est également ce qui permet à Klea de cultiver en cachette le souvenir d'Yves une fois rentrée en Albanie après son voyage au Danemark : le roman présente à plusieurs reprises des extraits du journal intime de Klea qui prend la forme de lettres adressées à Yves. Si l'autrice les fait apparaître en albanais dans un souci de compréhension, il est précisé que ces lettres sont rédigées en anglais par Klea afin que personne ne puisse en comprendre le contenu en cas de

²³ Elvira DONES, *op. cit.*, p. 104.

²⁴ *Ibid.*, pp. 109-110.

²⁵ *Ibid.*, p. 24.

fouille. Au moment de passer la frontière pour prendre l'avion pour Milan, son journal est d'ailleurs examiné par un contrôleur des douanes à qui elle explique qu'il s'agit de notes de travail. Ce dernier lui reproche alors :

La prochaine fois, camarade, écris dans ta langue maternelle. C'est interdit d'écrire dans une langue étrangère, tu comprends ? On n'a pas besoin de vos chichis nous. Vous les artistes, vous avez vraiment un grain²⁶.

La langue étrangère est donc associée à l'interdit, à ce qui est caché. En Albanie, elle permet à Klea de cultiver un jardin secret en échappant temporairement au contrôle social qui s'exerce en permanence sur elle.

Cependant, dans les parties du roman qui se situent à l'étranger, l'apparition des langues étrangères ne semble pas faire signe vers la possibilité d'une émancipation pour le personnage féminin, tout au contraire. Quand on observe l'incursion de l'italien et dans une moindre mesure de l'anglais dans le texte albanophone, il n'y a pas de note de bas de page pour aider à la compréhension du texte : comme l'avaient noté Anna Proto Pisani et Anna Federici pour les ouvrages italophones, l'auteur pratique donc les xénismes pour baigner la-e lecteur-ice dans un environnement multilingue. Ainsi, au Danemark, Klea tente de donner des éléments d'explication concernant la communauté égyptienne en Albanie à un collègue étranger :

Kind of *gipsies* [*sic*], gente di colore. Guardate, noi, di fronte a voi siamo gente sfortunata. Quelli là, « jevgjit » sono ancora più sfigati di noi. *Do you understand*²⁷ ?

La langue étrangère est ici utilisée dans le texte pour mimer l'effort de communication avec l'étranger mais elle marque aussi le fossé qui existe non seulement entre Klea, en tant qu'Albanaise et son interlocuteur qui ne comprend pas la réalité du territoire albanais et qui est de fait, plus privilégié, mais également entre la communauté blanche en Albanie et la communauté égyptienne.

Les dialogues en langue étrangère peuvent également dans le roman être présentés en albanais par l'auteur. Il n'en reste pas moins qu'ils sont souvent également l'occasion de souligner le fossé entre deux mondes :

« Ah, - disait un Français, un Irlandais ou un Hollandais, - c'est vous, les Albanaises. Vous savez, quand j'ai vu vos noms sur la liste des participants, je me suis dit, on ne sait pas comment sont les Albanais, je veux parler de l'apparence, à quoi ressemblent-ils ? Pourquoi ne venez-vous jamais après dîner boire un coup avec nous pour que nous apprenions à mieux nous connaître ? Les Albanais. C'est la première fois que nous voyons des Albanais, et qui plus est, des femmes. » (...) Ensuite, quelqu'un demandait ce qu'elles pensaient du communisme d'Enver Hoxha et un autre répondait qu'il aurait aimé vivre pendant un temps dans un pays communiste, ne serait-ce que pour sentir cette atmosphère si particulière, inimitable, qu'ils

²⁶ *Ibid.*, p. 193.

²⁷ *Ibid.*, p. 36. Traduction : « *Kind of gipsies* [*sic*], des personnes de couleur. Vous voyez comment par rapport à vous, nous somme des personnes défavorisées. Eh bien ceux-là, les *jevgit* sont encore plus perdants que nous. *Do you understand* ? »

n'avaient pas eu l'occasion d'expérimenter en Occident. « C'est dommage, - disait un autre qui sortait le diable sait d'où – Dieu sait quelles merveilleuses forces créatrices pulsent dans les milieux *underground* de ces capitales. » (...) Tirana ? Ah, oui. Il y avait vraiment une vie *underground* à Tirana ? Il en avait entendu parler par un ami à lui, un ingénieur de Berlin-Est qui avait été une seule fois il y a quelques années en Albanie.
« *Under* quoi ? » avait crié en silence la patience réduite en miettes de Klea²⁸.

L'ignorance des collègues étrangers de Klea se double ici d'une fascination pour la dictature qui enterre toute possibilité de communication. La langue étrangère, loin de constituer un outil d'émancipation, semble bien plutôt dire quelque chose de la marginalisation que provoque le voyage à l'étranger puis de la perte communautaire en période d'exil.

L'expérience de la perte communautaire et linguistique d'une mère exilée

Dans la dernière partie du roman, après la fuite en Albanie, le personnage de Klea adopte au quotidien la langue italienne même si la langue littéraire pour décrire cette expérience d'exil est l'albanais. Or, l'exil pour Klea est bien synonyme de la perte douloureuse de la langue albanaise, d'abord au sens de l'oubli. Ainsi, alors qu'on a accès aux pensées vagabondes de Klea qui tourne en rond dans l'appartement d'Yves, on se rend compte au même instant qu'elle que certains mots en albanais commencent à lui échapper :

Puis elle mettait [la clef] de manière... de manière transversale. « Oh Seigneur, je suis en train d'oublier l'albanais, comment disait-on en albanais ? Mise de cette manière, si on essaie d'ouvrir la porte de dehors on ne peut pas car la clef est mise de manière²⁹... ? »

Cette perte très concrète des mots dans sa langue natale est en réalité indissociable d'un sentiment de perte communautaire, de perte du cercle intime, familial et amical, où exprimer ses émotions dans sa propre langue.

Elle perdait son albanais. (...) Petit à petit, elle se sentait même incapable de formuler une pensée convenablement, dans sa propre langue.
- Je veux pleurer en albanais, Yves. – lui dit-elle un jour³⁰.

Or cette douleur indicible de la perte communautaire et linguistique se double d'un intense sentiment de culpabilité : son fils étant resté en Albanie, Klea se rend coupable aux yeux de tous-tes d'une triple trahison. Après avoir divorcé de son premier mari albanais, elle abandonne son fils en quittant le pays avec un amant non-albanais : elle trahit donc à la fois sa famille mais aussi finalement le Parti et par conséquent tout le pays. Elle est une traîtresse à son statut de mère de famille et à son statut d'Albanaise. Il est intéressant de constater que la perte de la langue vient accentuer cette culpabilité et ce sentiment de trahison qui hante le personnage de

²⁸ *Ibid.*, pp. 31-32.

²⁹ *Ibid.*, p. 229.

³⁰ *Ibid.*, p. 248.

Klea : ainsi, au moment des premiers dialogues avec la famille après l'exil, au téléphone, on assiste à une confusion linguistique significative. Klea se met involontairement à parler italien, d'abord avec sa propre mère, signant un fossé infranchissable entre elles deux.

- C'est moi maman, c'est moi...

Klea sentit Yves qui la secouait fort par les épaules et qui lui disait qu'elle parlait italien.

Elle continuait de pleurer, et la femme à l'autre bout du fil sanglota jusqu'à ce qu'entre elles le silence s'étale, comme mort³¹.

Sa reprise de dialogue avec son fils, au téléphone, bascule également vers l'italien même dans la retranscription littéraire qu'en fait l'auteurice qui fait apparaître concrètement l'italien dans le texte et le mélange à l'albanais :

- *Ti voglio bene Anthony, ti voglio bene Anthony, ti voglio bene Anthony.*

Dikur truri iu bllokua në italisht dhe nuk dinte më të kthehej në shqip.

- *Mi manchi, mamma.* – tha i vogli qetësisht. – Më ka marrë malli. – tha në shqip.

- *Ti voglio bene Anthony*³².

Ce dialogue fait en réalité à la fois signe vers l'écart entre la mère et le fils, vers les futures retrouvailles en Suisse italienne et la recomposition familiale à venir. La langue italienne, à la fin du roman, devient en effet la langue de cette nouvelle famille après que le fils rejoint Klea et Yves, mais elle ne remplace pas pour autant la langue albanaise, comme le montre cette adresse de Klea à son fils qui continue de déplorer la perte :

Ces derniers temps nous avons parlons seulement en italien, car dans deux jours tu commences l'école dans cette langue. Et moi qui t'attendais pour te parler dans ma langue, je dois te dire à chaque fois que tu parles albanais « je ne comprends pas l'albanais, essaie de le dire en italien s'il te plaît ». Et quand j'agis de la sorte, ça me fait mal, à l'intérieur³³.

De fait, même si on assiste à la création d'un nouveau cercle familial dans la langue italienne, il nous semble que l'apaisement pour le personnage de Klea et pour l'auteurice elle-même passe par l'écriture, et en particulier par l'écriture en albanais.

La langue de création albanaise comme langue de renaissance et de reconquête communautaire

Elvira Dones, dans les entretiens qu'elle donne, est très claire sur son effort pour ne jamais désapprendre sa langue natale :

Mon souci a toujours été de maintenir ma langue vivante. C'est un processus très difficile, d'autant plus compliqué à expliquer à quelqu'un qui ne fait pas de la littérature. C'est une sorte

³¹ *Ibid.*, p. 263.

³² *Ibid.*, p. 278. Traduction : « - Je t'aime Anthony, je t'aime Anthony, je t'aime Anthony. Son cerveau était soudain bloqué en italien et elle ne savait plus comment revenir à l'albanais. - Tu me manques, maman. – lui dit le petit calmement. – Tu me manques. – dit-il en albanais. - Je t'aime Anthony. »

³³ *Ibid.*, p. 287.

de manie que j'ai de protéger la langue albanaise de l'influence des autres langues, de la maintenir toujours vivante³⁴.

Le souci de la perte de la langue natale vécu par l'autrice en contexte d'exil est bien contrebalancé par un travail littéraire sur cette même langue. Le métier de documentariste de l'autrice semble même influencer son écriture romanesque, puisqu'elle confie faire des enquêtes de terrain sur la langue albanaise, afin de toujours se tenir au courant de ses évolutions :

Mon albanais reste toutefois vivant grâce à mes enquêtes continues. D'ailleurs, à chaque fois que je vais en Albanie, j'essaie de prendre note des expressions nouvelles ou de celles qui sont propres au jargon de Tirana. C'est ma manière de travailler avec la langue albanaise. En me tenant toujours à jour [de l'évolution de la langue], en faisant en sorte que cet albanais que j'écoute soit digne d'être mis à l'écrit³⁵.

Il paraît alors évident que la langue natale n'est pas du tout pour Elvira Dones une langue à dépasser face à une langue d'adoption qui l'émanciperait du climat dans lequel elle est née et a grandi : après l'immigration, après la confrontation à l'étranger, c'est au contraire la langue natale qu'il faut se réapproprier littérairement dans un travail de (ré)apprentissage qui n'en finit jamais.

Or, ce souci de la vivacité de la langue est central dans son roman autobiographique : c'est même en partie ce qui la pousse à l'écrire. Au fur et à mesure de la lecture, on se rend compte en effet que le roman présente l'expression de la perte comme le projet littéraire qui l'a fait exister. Ainsi, on assiste à de nombreuses reprises à des dialogues entre Klea et Yves où celle-ci lui reproche de ne pas pouvoir comprendre sa situation et sa douleur, en raison de son point de vue d'occidental, non-exilé, non-albanais. Lorsqu'Yves lui suggère d'écrire toutes ces choses qu'il ne peut comprendre, s'esquisse un début de réflexion sur l'écriture à venir de l'exil. La question que pose alors Klea est éclairante sur les ressorts de l'écriture présente et future : « Comment peut-on écrire la perte³⁶? » répond-elle significativement à Yves. Il nous semble qu'une des réponses possibles à cette interrogation est sous nos yeux de lectrice albanophone : en albanais. Et c'est bien cette perte que Klea finit par décider de mettre en mots, en albanais, à la fin du roman, quand elle se représente devant son ordinateur, en train d'écrire les premières pages du roman que nous sommes en train de terminer.

“Çfarë po bëj ? Çfarë jam duke bërë ?” pyeti veten përsëri.
Scrivo, mendoj në gjuhën që shpesh, në mënyrë jo të vullnetshme, dhunonte të sajën.

³⁴ Marjola RUKAJ, *op. cit.*

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Elvira DONES, *op. cit.*, p. 256.

Shkruaj³⁷.

Le dernier mot du roman – que ce soit dans la traduction italienne³⁸ ou dans la version albanaise – est donc le verbe « écrire » en albanais, que Klea, double de l'autrice, s'adresse à elle-même sous forme d'un impératif. Ce qui la pousse donc vers l'écriture du roman c'est l'inquiétude que l'italien prenne le pas sur sa langue natale et la volonté de renouer avec elle : tout le roman est cette écriture de la perte linguistique et communautaire dans une langue qui de perdue finit par être reconquise.

Ces derniers mots peuvent être également considérés comme une reconquête communautaire. Selon Anna Federici, c'est une manière de répondre à la demande que lui adressaient ses compatriotes au début du roman (« Regarde aussi pour moi ») alors qu'elle s'apprête à partir au Danemark³⁹ : Klea a regardé et rend à présent compte par l'écriture en albanais. Le roman devient un lien communautaire, une manière de reprendre le dialogue avec l'Albanie après l'exil. Cette volonté de renouer avec l'Albanie est d'ailleurs indissociable d'une forme d'émancipation par rapport à son statut de demandeuse d'asile en Suisse. Si l'autrice décrit sans complaisance le climat social de l'Albanie dictatoriale, elle n'est pas plus tendre quand il s'agit de décrire les conditions d'accueil en Suisse et la xénophobie dont elle est victime – tout en ayant bien conscience de ses privilèges en tant que femme blanche, compagne d'un Suisse. C'est ainsi que s'exprime le personnage de Klea :

Je ne peux pas être reconnaissante envers cette terre car elle m'autorise à rester dans une chambre de deux mètres sur trois en me surveillant sans arrêt, ne me donne pas la possibilité de travailler et me rend chaque jour ici plus dur⁴⁰.

L'immigration est synonyme de violence économique et symbolique pour Klea, contrainte de perdre tout contact avec son pays d'origine et de s'intégrer à une société qui l'enferme, la surveille, lui fait courber l'échine. C'est à ce moment de la narration que le rapport à l'Albanie change et que la volonté de renouer avec cette terre natale perdue s'exprime :

Les rues poussiéreuses et les conversations à voix trop haute lui manquaient, les bousculades dans les bus et les espérances illusoires que tous nourrissaient sans limite. (...) Elle avait un besoin irrépressible de juger sévèrement cette terre où elle habitait, pour laisser toute la place à l'autre terre, celle qu'elle aimait avec impuissance et qu'elle ne pouvait toucher⁴¹.

³⁷ *Ibid.*, p. 289. Traduction : « “Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je suis en train de faire ?” se demanda-t-elle à nouveau. *Écris*, pensa-t-elle dans la langue qui souvent, de manière involontaire, faisait violence à la sienne. *Écris*. »

³⁸ Traduction italienne (par Alma Molla) : « Scrivo. Pensò nella lingua che non le apparteneva e che spesso, involontariamente, violava la sua. *Shkruaj*. »

³⁹ Anna FEDERICI, « Autopsia dell'animo : la migrazione nei romanzi di Elvira Dones, Ornella Vorpsi e Anilda Ibrahim. » [Une autopsie de l'âme : la migration dans les romans d'Elvira Dones, Ornella Vorpsi et Anilda Ibrahim], *Line@editoriale*, n° 003, 2011.

⁴⁰ Elvira DONE, *op. cit.*, p. 238.

⁴¹ *Ibid.*, p. 273.

Malgré cette première représentation comme « dedans-prison », l'exil réorganise donc le rapport de Klea à sa terre et à sa langue natale. De « langue-prison », verrouillée par le Parti, elle est présentée progressivement comme une « langue-maison », un refuge possible dans des cercles affinitaires choisis en Albanie ; puis, après l'exil, elle est cette langue à reconquérir, à se réapproprier littérairement. L'écriture en albanais constitue en réalité le moyen de dire cette perte et même de remédier à ce danger de perte. De simplement natale, la langue devient créative, vivante, émancipatrice.

Conclusion

Elvira Dones s'inscrit finalement dans le sillage de nombreux-ses écrivain-es immigré-es ou issu-es de l'immigration pour qui la préservation de la langue natale constitue un enjeu à la fois littéraire, mémoriel et communautaire. Faire de la langue natale une langue de création littéraire et autobiographique constitue un moyen de tenter renouer avec la terre quittée, avec une communauté perdue dans l'exil. On peut en cela rapprocher Elvira Dones de l'écrivain turc Gürsel Nedim qui exprime ce souci de préserver la langue turque de l'environnement francophone :

Le turc est ma cave où je suis dans l'écriture comme le noyau dans le fruit. J'écris donc dans ma langue maternelle et cela me rassure. Pourtant je suis traversé dans ma vie quotidienne par la langue française qui me hante. Parfois, elle parvient à briser les murs de ma cave et déclenche dans mon écriture un mécanisme irréversible, une sorte de déchirure⁴².

L'adoption de la langue albanaise comme langue littéraire peut en réalité également être interprétée comme un geste d'émancipation politique dans le contexte d'exil. Adopter littérairement une langue minorée lorsque l'on baigne dans une langue dominante – qui plus est lorsque l'on considère les rapports coloniaux qui existent entre l'italien et l'albanais⁴³ – c'est une manière de tenter de retourner un rapport de domination linguistique, de faire de la marge un nouveau centre. Ainsi, pour le romancier kényan Ngugi wa Thiong'o, « l'adieu à l'anglais » et l'écriture en kikuyu devient une condition nécessaire pour « décoloniser l'esprit⁴⁴ ». Le souci de la préservation de la langue chez Elvira Dones n'est cependant pas synonyme d'un « adieu

⁴² Gürsel NEDIM, « Les Mots de l'exil » dans *Le Dernier Tramway*, Anne-Marie Toscan du Plantier (trad.), Paris, Seuil, 1991, cité par Martine PAULIN, « Langue maternelle et langue d'écriture », *Hommes & migrations*, n° 1288, 2010, p. 118-128.

⁴³ À ce propos, voir : Emma BOND et Daniele COMBERIATI, « Narrare il colonialismo et il postcolonialismo italiani. La "question" albanaise » [Narrer le colonialisme et le postcolonialisme italiens. La "question albanaise"] dans Emma BOND et Daniele COMBERIATI (éd.), *Il confine liquido: rapporti letterari e interculturali fra Italia e Albania* [La Frontière liquide : les relations littéraires et interculturelles entre l'Italie et l'Albanie], Nardò, Besa, 2013.

⁴⁴ Ngugi WA THIONG'O, *Décoloniser l'esprit*, Sylvain Prudhomme (trad.), Paris, France, la Fabrique éditions, 2010.

à l'italien » : au contraire, on a vu que le bilinguisme caractérisait son parcours et sa pratique littéraires. Elle s'inscrit donc bien dans une littérature de migration italoophone en ce qu'elle remet en cause un canon littéraire national et perturbe le purisme linguistique italien. Mais il nous a semblé important de montrer que sa réception, essentiellement italoophone, était vecteur d'une occultation de son albanophonie et qu'il était nécessaire de proposer des analyses littéraires de ses œuvres albanophones ainsi que de commenter et comprendre le choix de l'albanais comme langue littéraire et autobiographique.

Bibliographie

Emma BOND et Daniele COMBERIATI (éd.), *Il confine liquido: rapporti letterari e interculturali fra Italia e Albania* [La Frontière liquide : les relations littéraires et interculturelles entre l'Italie et l'Albanie], Nardò, Besa, 2013.

Daniele COMBERIATI, *Scrivere nella lingua dell'altro : la letteratura degli immigrati in Italia (1989 - 2007)* [Écrire dans la langue de l'autre : la littérature des immigré-e-s en Italie (1989-2007)], Bruxelles, Peter Lang AG, 2010.

Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

Armando GNISCI, *La letteratura italiana della migrazione* [La littérature italienne de la migration], Rome, Lilit, 1998.

Anna FEDERICI, *Écrivaines italiennes de la migration balkanique*, thèse de doctorat en Études italiennes sous la direction de Margherita Orsino et Flavia Cristaldi, Université Toulouse 2 - Le Mirail, 2016.

Anna FEDERICI, « Ce que la littérature féminine de la migration albanaise fait à la littérature italienne », *Agone*, n° 63-64, n° 1, 2019, p. 133-145.

Anna FEDERICI, « Autopsia dell'animo : la migrazione nei romanzi di Elvira Dones, Ornella Vorpsi e Anilda Ibrahim. » [Une autopsie de l'âme : la migration dans les romans d'Elvira Dones, Ornella Vorpsi et Anilda Ibrahim], *Line@editoriale*, n° 003, 2011.

Rosie GOLDSMITH, « *The Riveting Interviews : Elvira Dones talks to Rosie Goldsmith* », Youtube, 2019. (en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=JRIC9brKRm4&t=999s> ; consulté le 10 décembre 2020)

Chiara MENGOZZI, *Narrazioni contese : vent'anni di scritture italiane della migrazione* [Des récits contestés : vingt ans d'écritures italiennes de la migration], Rome, Carocci.

Anna PROTO PISANI, *Dans une autre langue : Écrire l'altérité : femmes, migrations et littérature en Italie (1994-2010)*, thèse de doctorat en Études romanes sous la direction de Claudio Milanese, Université d'Aix-Marseille, 2013.

Marjola RUKAJ, « Elvira Dones: "Shtëpia ime është gjithë bota" », sur *Shqiptari i Italise*, 20 janvier 2009 (en ligne : <https://shqiptariitalise.com/elvira-dones-qshtepia-ime-eshte-gjithe-bota/> ; consulté le 10 décembre 2020).